



# PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

## Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

## MODES.

Qu'il est doux et piquant le plaisir de voyager, pour l'imagination qui, jeune encore, sait embellir de ses riantes couleurs tous les lieux où elle s'arrête!... Pour elle chaque buisson a son charme; chaque ruisseau son intérêt. Sous le débile toit d'une chaumière elle devine une douce réunion de famille; au



fond d'une grotte sauvage elle pressent un rendez-vous d'amour : autour d'elle tout est vivant, animé, et la route qu'elle parcourt semble lui faire traverser une vie toute d'émotions et de plaisirs.

Mais, si tant de jouissances peuvent être le partage du modeste voyageur qui visite isolément quelques belles contrées, combien doivent être plus vives encore les émotions de l'aimable princesse, dont les pas sont marqués par les désirs, le bonheur et la reconnaissance. Nul souci ne trouble la gaité de sa course ; partout elle est précédée par les désirs d'un peuple empressé sur ses pas. Ce n'est point la solennité de son rang qui réunit autour d'elle cette population attendrie ; ce n'est point le devoir qui leur dicte ces accens d'amour ; mais comment ne pas céder à ce touchant abandon qui, dédaignant la froide dignité de l'appareil royal, ne craint point de se mêler aux danses villageoises, aux plaisirs champêtres ; qui ne se contente point de déployer la vivacité méridionale sous ce beau ciel du midi, mais se plaît encore à revêtir le costume original et piquant de ces jeunes montagnardes, et préfère que leur naïveté séduisante efface la sévérité de son rang auguste, que de voir la gaité de leurs danses se perdre au milieu des façons cérémonieuses de la cour ? N'est-ce point là que reçut le jour ce bon et excellent prince dont le nom a passé à son fils, dont le règne, plein de gloire et de bonté, sera renouvelé par le jeune prince appelé à recommencer un jour les bontés du Béarnais et la simplicité du roi de Navarre.

— Nous avons déjà fait part d'une partie des toilettes commandées à l'occasion du brillant voyage de S. A. R. MADAME. Il ne nous reste aujourd'hui à citer que la simplicité gracieuse des costumes envoyés dernièrement aux dames du Béarn. Des mousselines blanches brodées, des côtes-pali à dessins chinois ou arabesques, des organdis de tous genres, et l'on aura une idée exacte des parures de nos provinces méridionales.

— Plusieurs de nos jeunes élégantes ont fait broder au crochet des schalls en crêpe de Chine. Ces broderies, en couleurs variées, sont d'un effet très-distingué. Les schalls fond noir en crêpe de Chine, sont les plus jolis.

— On voit aussi des fichus en crêpe de Chine blonde, peinte en couleur, qui sont très-bien portés.

— Les ceintures brodées en soie sont une fantaisie des plus



à la mode. On y joint souvent deux tours de bras pareils à la ceinture, et que l'on fixe, comme un bracelet, par une jolie boucle placée au-dessus du poignet.

— Le luxe des petits *Figaros*, ou colliers de taffetas, augmente tous les jours. On en voit en gros de Naples, soit blanc ou en couleur, aux deux bouts desquels sont brodés en soie nuancée les plus jolis bouquets. Au-dessus du liseré qui borde le tour, est aussi une petite guirlande brodée de même.

— On a vu de très-élégantes capotes en crêpe blanc, ornées de bouquets à la jardinière placés, en deux ou trois touffes, sous les crevés formés par la tête de la capote.

— Nous avons remarqué aussi quelques capotes en gros de Naples entourées, au bord de la passe, d'une ruche de blonde.

— Les voiles de gaze, jetés sur quelques chapeaux du matin, ont le fond à carreaux ou à losanges, et la bordure très-large.

— Parmi le grand nombre d'élégantes réunies à la fête de Versailles, on remarquait une très-grande quantité de plumes, soit plumes de couleur, plumes blanches, saules, marabouts nuancés, etc.; beaucoup de toilettes composées de robes en organdi, blanches ou de couleur, garnies de volans et de broderies.

— Les broderies nouées dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, et que nous recommandons de nouveau à nos abonnées comme un modèle de goût et d'élégance, sont de l'invention de M<sup>r</sup> Sibien, fabricant de broderies, rue Sainte-Anne, n<sup>o</sup> 46.

## VARIÉTÉS.

### LE SECRÉTAIRE D'UNE FEMME.

« Relisons donc, disait Eugénie, ces lettres dictées par l'amour, le caprice, le goût ou l'amitié. Faisons une revue dans mon secrétaire, peut-être retrouverai-je de doux souvenirs; peut-être mon imagination, transportée dans un tems plus heureux, me fera-t-elle éprouver un instant ce bonheur qui sitôt m'a fui. » Elle s'assied, ouvre un tiroir; elle y trouve les premières lettres de l'amie de son enfance. Elles contiennent des plaintes sur la mort d'un oiseau chéri, et à cette place une larme est tombée sur le papier et a effacé un



mot. « Heureux tems, dit Eugénie, » et son sourire est mélancolique. « Une romance copiée ; pauvre Auguste ! dit-elle, il ne savait pas une note de musique ; il faut lui savoir gré de sa complaisance ; je garderai la romance. Un cahier de parchemin, sont-ce mes titres ? Lisons : *Pardevant*, etc. ; c'est mon contrat de mariage ; plusieurs lettres ; mon portrait en vers. Si l'on en croit l'auteur, j'étais jolie, l'air fin, spirituel, de beaux yeux, la taille gracieuse et légère ; l'auteur était galant. Mon livre de dépense de demoiselle. Une robe de crêpe rose ; qu'elle était jolie ! Un pari de petits gâteaux de chez Félix perdu contre Ernestine ; une aumône faite à une jeune fille qui soutenait sa mère et manquait d'ouvrage ; mes extraits d'histoire grecque. Comme je m'étendais avec complaisance sur les excellentes figures de l'Attique ! Quelle odeur d'ambre ; les billets parfumés de ce petit maître dont les paroles s'échappaient du bout des lèvres ; soixante-cinq ans, et il était amoureux. Je me rappelle cette visite où tout l'art imaginable était répandu sur sa personne ; une amie de ma mère se trouvait alors chez moi. Eh ! monsieur, lui dit-elle, qu'il y a long-tems que je ne vous ai vu ! C'est aux bals du Marais que notre connaissance se fit ; alors, monsieur, vous étiez un beau danseur ; c'était en 96. Le pauvre homme ! lui rappeler des succès si antérieurs à ceux qu'il méditait ; son front était plus ridé que de coutume ; sa bouche voulait sourire et faisait une grimace épouvantable. Je ne l'ai plus revu. Une lettre cachetée de noir, un billet de faire part, ma première amie, des souvenirs, des larmes et un cœur à qui elle manquera toujours. Voilà ce qu'elle m'a laissé. » La tête de la jeune femme est appuyée sur une main ; de l'autre, elle tient une boucle de cheveux blonds qu'enveloppait ce billet. « Chère, chère Ernestine ! murmura-t-elle ; ces cheveux ont été couronnés de fleurs, et maintenant ils sont arrosés par mes larmes, » et elle pleurait.

Un tiroir était fermé à clef, c'était le seul ; la main d'Eugénie est tremblante ; ce tiroir ne renferme cependant qu'une rose desséchée : elle la prend avec émotion. « Le jour que tu me fus donnée par lui, dit-elle, j'étais heureuse ; au milieu d'une fête, entourée d'hommages, je ne sentais que le bonheur d'être près de lui, je ne voyais que son regard d'amour. Il fut aimé, et j'ai dû anéantir les témoignages de sa passion : toi





*Petit Courrier des Dames.*  
*Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.*  
*Robe d'Organdie, Bonnet en blonde orné de fleurs.*



seule m'es restée; fraîche, tu fus placée sur mon cœur, et tu vins t'y flétrir; ta beauté ne dura qu'un instant; comme mon bonheur, elle ne devait pas avoir de lendemain. » Eugénie ne pleurait pas, mais sa physionomie exprimait une profonde douleur.

Un coffre à part renfermait une grande quantité de lettres; séparées des autres, elles étaient rangées avec ordre. « Ma mère! » dit-elle en se saisissant de l'une d'elles; elle souffrait et avait besoin de sa mère. Elle relit ces pages si tendres, si consolantes; elles adoucissent l'amertume de son cœur; elle retrouve des larmes, elle peut pleurer. « Qu'ai-je recueilli du passé? dit-elle; les souvenirs de mon enfance ont perdu leurs charmes; Ernestine n'est plus. » Puis, portant ses regards sur sa rose: « De ma jeunesse, ajouta-t-elle, j'ai conservé un souvenir déchirant et une rose flétrie comme elle. »

C. G.

## REVUE

## DES PRINCIPAUX THÉÂTRES DE L'EUROPE.

Un voyageur anglais vient de publier un écrit fort remarquable, sous le titre de *Coup-d'œil sur les Théâtres les plus célèbres de l'Europe*. Nous en extrairons quelques passages qui prouveront que l'auteur est un juge aussi éclairé qu'impartial.

Nous nous arrêterons peu sur les théâtres qui sont absolument étrangers pour nous, tels que ceux de St.-Petersbourg, de Stockholm et de Copenhague, si ce n'est pour faire une observation qui leur est commune. Ils sont alimentés, en grande partie, par des traductions de nos pièces françaises; mais ici encore, il y a une autre remarque à faire: c'est le choix de ces pièces. Il peint, beaucoup mieux que ne pourraient le faire de savantes dissertations, le goût dominant chez les peuples du Nord. Les gens lettrés y lisent les tragédies de nos grands maîtres, comme des chefs-d'œuvre de style; mais ils n'en supporteraient pas la représentation. L'épreuve d'Erfurt est encore présente à tous les esprits: les plus belles tragédies françaises, jouées par nos premiers acteurs, ennuyèrent si magnifiquement et si profondément les augustes spectateurs et leur noble cortège, qu'un ministre allemand osa dire: « C'est,



en vérité, payer trop cher l'alliance de Napoléon, que d'être obligé d'entendre, pendant trois mortelles heures, du récitatif, sans accompagnement! » Il faut convenir, tout respect gardé à la beauté des vers, que l'on ne saurait mieux définir cette psalmodie monotone et assoupissante que, dans nos écoles dramatiques, maîtres et élèves appellent *déclamation*.

Mais, autant les nations étrangères ont de répugnance pour notre système et notre débit tragiques, autant font-elles éclater de passion pour nos comédies; le naturel, la vivacité, l'élégance de manières qui distingue nos bons acteurs comiques, les enchantent. En Allemagne, en Russie, dans tout le Nord, et même en Angleterre, une grande partie du répertoire se compose d'imitations et même de traductions littérales de nos comédies du premier et du second ordre; on y trouve même des vaudevilles, dont on supprime communément les couplets et les chansonnettes populaires, ce qui est, sans contredit, un perfectionnement. Ce n'est même pas assez pour les amateurs de voir jouer nos pièces *de genre*; ils les jouent eux-mêmes.

Sir Arthur L\*\*\* rapporte avoir assisté plusieurs fois dans une cour d'Allemagne à des représentations de petites comédies françaises, dans la langue originale; il n'y avait pas un acteur ou une actrice qui ne fût altesse royale, et pourtant il y avait plus d'ensemble dans cette noble troupe, qu'il n'y en a souvent parmi les comédiens de profession.

Contre l'ordinaire de ses compatriotes, le voyageur anglais aime et comprend la musique. Il compare les différens orchestres, reconnaît que depuis que, M. Spontini est à Berlin, l'orchestre y a pris une supériorité décidée sur celui de Vienne, quoiqu'il n'égale pas encore celui de Munich, et, en dernière analyse, il range tous ces orchestres dans une classe fort inférieure à ceux des deux grands théâtres lyriques de Paris, l'Opéra Français et l'Opéra Italien. Quant aux orchestres d'Italie, Sir Arthur est d'accord avec tous les connaisseurs qui visitent cette contrée jadis si célèbre; c'est surtout dans la partie capitale, c'est-à-dire celle des violons, qu'ils sont de la plus déplorable médiocrité. Il faudra bientôt que les Italiens tirent des instrumentistes de France, comme ils en tirent des cantatrices. Ils ont, au contraire, des chanteurs qui seraient encore mieux appréciés à Paris qu'ils ne le sont chez eux: tels sont Lablache (né en Italie avec un nom



français), Tamburini son digne rival comme chanteur et comme acteur, David qui étonnerait d'abord et finirait par plaire moins constamment que Rubini, dont la réputation, au reste, est solidement établie parmi nous.

L'opéra italien de Paris nous semble jugé avec la même impartialité : « Ce théâtre, dit le cosmopolite, possède un orchestre qu'il ne composerait pas avec l'élite de ceux de Naples, de Rome et de Venise ; mais on ne peut disconvenir que depuis deux ou trois ans, cet excellent orchestre ne se modère plus assez, que ces nuances si flatteuses à l'oreille du connaisseur ne sont plus aussi distinctes, que souvent enfin les voix sont absorbées par des *fortissimo* intempestifs. Les italiens doivent se rappeler alors cette *furia francese*, si célèbre dans leur histoire. Mais cette ardeur bouillante doit être quelquefois enchaînée : il ne faut pas oublier qu'elle a fait perdre plus d'une bataille.

L'auteur, dans sa revue des principaux théâtres de l'Europe, ne jette qu'un regard rapide sur l'Opéra de Londres ; et il prie ses lecteurs de vouloir bien l'excuser, d'après l'impuissance où il serait de leur offrir quelques considérations dignes d'intérêt. « Notre Opéra, dit-il, n'a aucun intérêt national : les chanteurs sont Italiens, la plupart des musiciens de l'orchestre également, et les danseurs Français ; il n'y a d'Anglais que les garçons de théâtre, et le service des décorations se fait si mal, que je n'aurais pas dû en convenir. »

---

#### MELANGES.

— Beaucoup de personnes assistant à l'Opéra à une représentation de *Fernand-Cortez*, ne savent quel sens attacher aux cinq voyelles, A, E, I, O, U, qu'on lit sur la tente du conquérant du Mexique. Nous connaissons une des versions de cet hiéroglyphe : *Austriæ Est Imperare Orbi Universo*, « l'Autriche doit régner sur l'univers. » Mais voilà qu'aujourd'hui un journal en indique une autre qui renferme un double sens : *Austria Erit In Orbe Ultima*, c'est-à-dire : « L'Autriche survivra à tous les empires ; ou bien : En fait d'empires, l'Autriche sera constamment à la dernière place. » Nos lecteurs choisiront.



— Le 6 septembre, les amateurs pourront voir exposés, dans la salle basse du Musée des Petits-Augustins, les objets de concours des élèves de l'École des Beaux-Arts, pour le prix de gravure en taille-douce. Le 13, commencera l'exposition de la sculpture, qui sera remplacée, le 20, par celle de la peinture, à laquelle succédera l'architecture le 27. La distribution publique des prix aura lieu le 4 octobre, au palais de l'Institut. Un orchestre choisi exécutera, dans cette solennité, la composition musicale de M. Desprésaux, jeune artiste du théâtre de MADAME, qui a mérité le grand prix.

— Ce qui prouve l'utilité d'une invention, c'est la promptitude avec laquelle elle se propage; aussi des *Omnibus* viennent-elles d'être établies à Baïonne.

— Plusieurs charrues à vapeur viennent d'être appliquées à l'agriculture de la Grande-Bretagne. Le travail d'un seul de ces nouveaux instrumens aratoires équivaut, dit-on, dans un jour, à celui de douze charrues ordinaires.

#### ANNONCE.

INDUSTRIE. — Les amateurs d'objets d'art, ceux qui aiment à voir mettre les jouissances du luxe à la portée de toutes les fortunes, passeront d'agréables instans en visitant les magasins de MM. ATRAMELÉ, BRIOT fils, et compagnie, rue de Richelieu, n° 89. Ils y trouveront des Stores transparens de toute espèce, qui leur permettront de réaliser, chez eux, les merveilles du Diorama. Ces Stores, représentant des vitraux coloriés, des paysages, des sujets de peinture, offrent une perfection d'exécution et des effets de lumière dont on ne peut se faire une idée qu'après les avoir vus.

On s'abonne aussi: Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, rue Richelieu, N° 47 bis, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Co, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

— *A ce Numéro est jointe la planche 580.*

PARIS.—Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.